

Aude : faire éclater les frontières du réel

Michel Lord

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36600ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (2006). Aude : faire éclater les frontières du réel. *Lettres québécoises*, (124), 12–13.



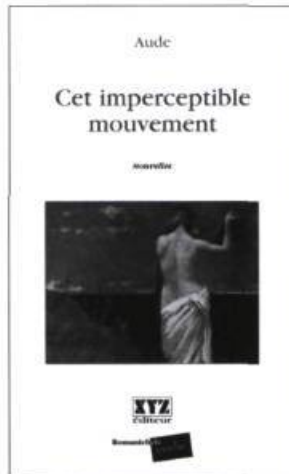
Aude : faire éclater les frontières du réel

L'œuvre de Aude parle peut-être d'enfermement, mais il n'est pas aisé, tant elle est riche et variée, de la faire entrer tout entière dans un bref commentaire de quelques pages.

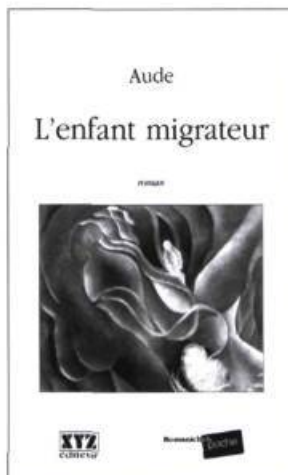
Réfléchissant à l'œuvre de Aude, j'écrivais en 1998 qu'elle « fait penser à une chrysalide ou plutôt à quelque chose qui se libère constamment de sa chrysalide¹ ». Huit ans plus tard, et après une dizaine de romans et de recueils de nouvelles publiés au cours des quelque trente dernières années, Aude revient avec un roman qu'elle intitule précisément *Cbrysalide*. Des *Contes pour hydrocéphales adultes*, parus en 1974, à ce dernier roman de 2006, son œuvre n'a cessé de se transformer, à l'image de ses narrateurs, narratrices et personnages qui traversent l'existence en la prenant à bras le corps en dépit de tous les obstacles et de toutes les contraintes. Certains en sortent brisés, défaits pour un temps, mais toujours luttant pour sortir d'eux-mêmes ou des pièges dans lesquels ils sont enlisés de gré ou de force.

Inaugurée par des récits étranges, *Contes pour hydrocéphales adultes*, avec des personnages troublés par une perte ou une douleur indicible, et qui se sont repliés sur eux-mêmes dans des lieux clos, des univers d'enfermement (quand on ne les a pas tout simplement incarcérés de force), l'œuvre a évolué en conservant cette vague de fond que l'on pourrait qualifier, pour reprendre les mots de Jean Cocteau, de « difficulté d'être » au monde, mais elle a aussi avancé en grâce en effectuant des arabesques formelles et thématiques sur les divers thèmes reliés aux sentiments d'abandon, d'oppression, d'inachèvement. Mais elle est également soutenue par un désir profond de révolte contre la léthargie et contre toutes les contraintes paralysantes et les manques (d'amour, d'affection...). L'imaginaire de la chute et celui du combat sont donc intimement interreliés dans cette œuvre polymorphe que l'écriture fine et déliée de Aude ne cesse de renouveler.

Certaines figures récurrentes marquent particulièrement son imaginaire. Outre la contrainte (« La contrainte », *La contrainte* ; « Le cercle métallique », *Banc de brume* ; *L'assembleur*...), dont les personnages cherchent à se libérer par tous les moyens, surtout à l'aide de la création littéraire, picturale, artistique en général, l'œuvre évoque aussi les relations intimes, amicales ou amoureuses de toutes sortes, souvent difficiles entre hommes et femmes, mais parfois émouvantes entre, par exemple, une infirmière (« La gironde », *Banc de brume*) ou un médecin (*Quelqu'un*) et leur patient.



Aimer, créer, (s')aider, c'est parfois aussi chez Aude apparaître à soi-même et disparaître. La narratrice de « La contrainte » crée par l'écriture non seulement une autre existence virtuelle dans laquelle elle entre véritablement, par le seul pouvoir de l'écriture (réactivant sans doute là l'instant primal où Claudette Charbonneau encore enfant a découvert avec son institutrice — voir l'entrevue — les pouvoirs magiques de l'écriture), mais aussi, sans le savoir, son propre double, dans lequel elle finit par se fondre, puis par disparaître. Le même motif est repris sous une tout autre forme dans « La montée du Loup-Garou » (*Banc de brume*), récit de régression où la narratrice redevient la petite fille qu'elle était, comme si elle prenait la forme d'une poupée gigogne, autre thème récurrent dans l'œuvre. La vie semble ainsi parfois faite de petits contenants qui s'emboîtent les uns dans les autres comme des poupées russes. Pour se libérer, les person-



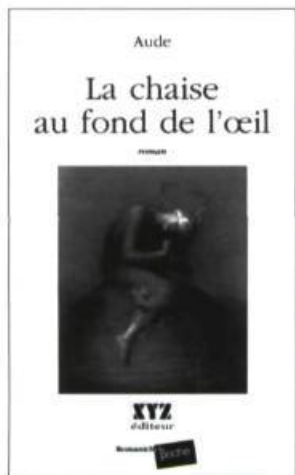
nages de Aude doivent passer par une étape d'enfermement qui les oblige à se réinventer, sauf dans les cas où la vie les pulvérise littéralement, comme dans « Fêlures » et « Rangoon ou l'imaginaire enclos » (*Banc de brume*). Le discours audien montre toutes les facettes de la vie, le beau et le laid, la folie et la raison, la liberté et la contrainte.

À mesure que l'œuvre avance, il est remarquable de constater que les difficultés semblent surmontables et surmontées. L'apprentissage est réussi plus fréquemment. La plupart des nouvelles de *Cet imperceptible mouvement*, très justement couronné par le Prix du Gouverneur général du Canada, sont traversées par ce désir d'apprendre à mieux vivre, que l'on soit chômeur (« Les chiennes »), peintre (« Période Camille »), photographe (« Iris ») ou moine (« La nuit obscure »).

Il en est de même de *L'enfant migrateur* qui met en scène deux garçons, Hans et Benoît, dont l'un, Benoît appelé le Petit, semble avoir pour mission de permettre à l'autre de se libérer de sa gangue, de sa chrysalide justement. L'entreprise est difficile, mais réussie au terme d'un parcours de vie qui va du ventre maternel à l'âge adulte. Cela au prix toutefois de la disparition du Petit. La vie réclame son dû chez Aude. Rien ne va de soi, bien que souvent une manière de surnaturel vienne au secours des personnages.



Dans cette perspective, la figure de l'étrangeté, évoquée à propos des *Contes pour hydrocéphales adultes*, joue précisément un rôle majeur dans l'œuvre de Aude. Elle lui confère une dimension générique très particulière, avec ce mélange de quotidienneté difficile toujours présente et cet apport d'éléments étrangers à la normalité des choses. J'ai mentionné « La contrainte » et le rôle de la création du double dans cette nouvelle, qui vise à sortir de soi, de son cocon trop étroit, afin de se réinventer. Il y a aussi des textes comme *L'assembleur* qui, jouant avec le principe de réalité et d'irréalité, propose une forme d'impossible radical : la manipulation du père oppresseur et détesté d'un garçon par le truchement de l'ordinateur. Il n'y a pas que les filles et les femmes qui souffrent de contraintes dans l'œuvre de Aude, mais également les hommes, surtout des jeunes. Simon, le personnage principal de *L'homme au complet*, voit lui aussi sa vie dérangée par l'ordinateur, cette fois par le courriel : tandis qu'il travaille depuis quelques années pour une



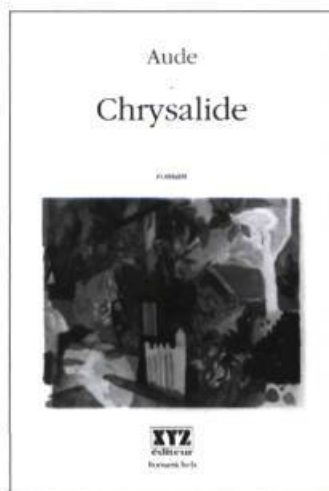
firme au Japon, il reçoit de Montréal, par fragments, un manuscrit racontant la vie de son père, alors qu'il n'a jamais révélé à quiconque ces détails de sa vie. L'information circule comme elle le veut dans l'œuvre de Aude, sans que cela nuise à la cohérence du discours, sans que cela rende l'œuvre inopérante. Bien au contraire, cela crée un halo de mystère, laissé sans réponse absolument certaine, ce qui donne à la lecture une grande liberté d'interprétation.

Alors que les textes de la fin du siècle dernier mettaient surtout en relief des garçons (*L'assembleur*, *L'enfant migrateur*) ou des hommes (Hans devenu homme dans *L'enfant migrateur* et Simon dont on

raconte toute la vie en alternance avec celle de son père dans *L'homme au complet*), le nouveau millénaire voit Aude revenir au discours sur les femmes dans ses deux derniers romans. Magali, artiste paralysée, redevient quelqu'un grâce à l'affection et à l'amour (dont l'amour lesbien) de trois femmes, surtout d'un médecin qui a des comptes à régler avec elle-même, mais aussi d'une amoureuse merveilleuse et d'une mère difficile qui sort elle aussi de sa chrysalide à la fin d'un roman marqué tout de même par la disparition de Magali. Mais cette finale a quelque chose de magique, car l'artiste finalement réussit sa vie, revenant dans son atelier laissé vacant, mais entretenu pendant son absence, signe de l'optimisme qui l'animait en dépit de tout. On retrouve des traces de ce motif dans « L'interdite » (*Banc de brume*), qui exploite le thème de la guérison et le bonheur d'une femme nommée Béatrice qui revient après neuf ans à l'hôpital dans sa maison inhabitée depuis tout ce temps, mais entretenue comme si elle y vivait toujours.

L'œuvre ultime, *Chrysalide*, tout juste sortie des presses, met en scène une femme se croyant heureuse qui, tout à coup, craque et tente de se suicider, sans succès. Sa trop belle vie était en fait une contrainte, une gangue de répétitions, d'ennui. Comme de nombreuses œuvres de Aude, on y retrouve les grands thèmes de la fêlure, de la maladie mentale ou de la dépression (surmontée), des amours difficiles qui échouent, mais qui, dans *Chrysalide*, trouvent une résolution des plus heureuses.

Dans le monde littéraire québécois, Aude est certainement l'un des écrivains les plus originaux. Bien que le secret en soit encore relativement bien gardé, Aude est l'une des figures marquantes de la nouvelle et du roman au Québec, et elle



est de la lignée des plus grands, de par la qualité d'une écriture à la fois limpide et dense, et qui porte dans son sillage des univers et des acteurs pétris à même la matière humaine, faite d'angoisse et de douleur, mais aussi de bonheur et de joies profondes.

Pour elle, dire, c'est faire la part des choses, tout en cherchant constamment à faire éclater — génériquement et thématiquement par le jeu avec l'étrange, le magique et la réalité — les frontières d'un réel à la fois beau et insupportable.

Maître du genre narratif bref, comme du long, elle offre dans ses dizaines

de récits — de manière tantôt laconique, tantôt opulente — l'image persistante de personnages battus mais surtout battants, et dont la volonté de vivre ne cesse de se manifester, même dans les situations les plus difficiles. Comme le papillon qui sort de sa chrysalide, chaque texte de Aude est un fragment d'imaginaire qui prend son essor.

Évoquant la « singularité, pour ne pas dire [l']étrangeté » de l'œuvre de Aude, Agnès Whitfield se demande si cela « expliquerait [...] pourquoi la critique s'est assez peu penchée [...] jusqu'à présent sur l'écriture d'Aude. [...] il est vrai [qu'elle] ne semble [pas] offrir de prise sûre² ». Je me dis, quant à moi, que cette singularité et cette étrangeté devraient justement attirer un lectorat avide d'originalité esthétique et de questionnement profond sur la belle et rude traversée de l'existence humaine.

1. Michel Lord, « Aude. Les métamorphoses de la chrysalide », *Québec français*, n° 108, hiver 1998, p. 79.

2. Agnès Whitfield, « Traduire l'étrangeté : de quelques nouvelles de Aude et de Daniel Gagnon », *La nouvelle québécoise au XX^e siècle. De la tradition à l'innovation*, sous la direction de Michel Lord et André Carpentier, Québec, Nuit blanche, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », 1997, p. 94.

Visitez le site des
Éditions Hurtubise HMH
www.hurtubisehmh.com